

BRAZIL
le cinéma sans concession(\$)

BRAZIL²

le cinéma sans concession(\$)

9ème
ANNÉE

QUESTIONS « ESSENTIELLES »
SUR LE CINÉMA

LES PETITES INTERROGATIONS
DU GRAND ÉCRAN

ERIC VALETTE &
STÉPHANE DEBAC

DEUX PROIES DEUX MESURES

PASCAL ELBÉ
ELIO GERMANO
JOHN WELLS
NATALIE PORTMAN
FORBIDDEN HOLLYWOOD

FESTIVALS

ARRAS • GERARDMER
LES ARCS • ANNONAY

36 PAGES DE CRITIQUES SALLES ET DVD

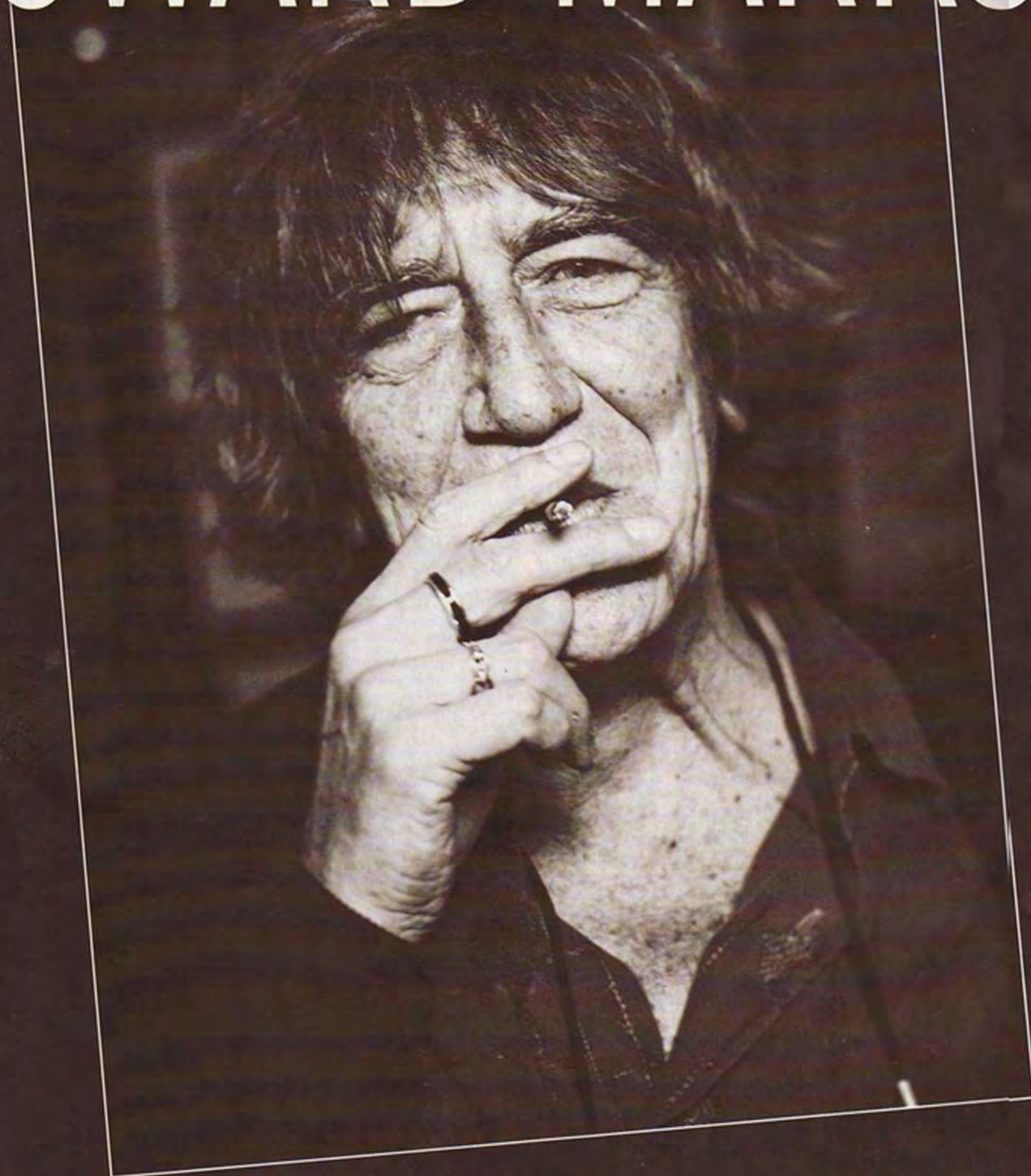
HOWARD MARKS
& JAN KOUNEN

FUME, ÇA N'EST
PAS QUE
DU CINÉMA !

M 03454 -39 - F: 4,50 €



HOWARD MARKS-JAN KOUNEN



JOINT TOGETHER



Howard Marks, le gentleman contrebandier d'herbe, la légende internationale de la marijuana (a mi me gusta), s'offre un court passage à Paris pour la promotion de la quatrième édition de son livre « Mr Nice », pendant romanesque de la sortie du film éponyme que lui consacre Bernard Rose. Un consommateur de substances illicites en cachant un autre, c'est le redoutable réalisateur Jan Kounen et ses expérimentations d'Ayahuasca qui fait office de liane (lisez son formidable bouquin « Carnets de Voyages intérieurs » et vous comprendrez). Cet entretien croisé et générationnel entre deux personnages aux expériences bien différentes, s'annonce très enrichissant. Howard Marks, du haut de ses soixante-cinq printemps, a toujours bon pied, bon œil, ça conserve drôlement bien la consommation de hash. Il se tiendra toujours debout pour lutter contre la dépénalisation du cannabis. Jan Kounen du haut de son bonnet défend ses convictions péruviennes et le bienfait des plantes psychotropes. Il vous livre ses expériences intimes et spirituelles avec humour. La drogue douce et médicinale sera certainement de la partie. Mais vers quelle frontière nos deux aventuriers vont-ils se rencontrer ?

Howard et Jan, vous avez deux actualités, deux livres chez le même éditeur, et un biopic sur votre vie, Howard. Peut-on dire que vous vous rejoignez sur des thèmes comme le sens de la vie, la futilité ou la quête de sa personnalité ?
 Howard Marks : Je pense que la plus grande leçon que j'ai pu avoir de mon expérience est de ne pas prendre la vie trop au sérieux. C'est la principale apprise. Ensuite, que je ne pouvais contrôler les événements, mais qu'ils pouvaient contrôler mon attitude face à certaines circonstances. Et qu'il existe un énorme pouvoir dans le plaisir d'aider les gens. Ce sont les principales leçons.

Il n'était pas prévu dans votre vie d'aider des personnes ?
 H.M. : Aucun plan n'était prévu. J'essayais au départ de m'arranger avec l'univers du mieux que je le pouvais. En regardant en arrière, je ne fais que constater ce cheminement.

Qu'avez-vous trouvé avec le cannabis que vous n'auriez jamais pu découvrir sans lui ou différemment ?
 H.M. : Des choses comme écouter la musique et accroître le plaisir de lire. Quand je fumais du cannabis, le temps avait l'air de s'écouler beaucoup plus lentement. Il n'y a qu'une seule explication à cela : c'est que je pense plus vite que le temps. Il n'y a pas d'autres explications (rires)... C'est pour cela que j'oublie la fin des phrases avant de les terminer car je suis déjà aux prochaines phrases en amont. En ce qui concerne la musique, celle du jazz des années 60 par exemple, c'étaient tous d'excellents musiciens et compositeurs. Quand ils montaient sur scène, complètement défoncés, ils oubliant tout et c'est ce qui les amena à l'improvisation. L'oubli est le commencement de la créativité. La marijuana est d'une bonne aide pour cela. Un supplément avantageux.

Est-il possible pour vous d'écouter de la musique sans être « stoned » ?
 H.M. : Bien sûr. Il existe plusieurs niveaux d'écoute. J'utilise le terme mariage. Je l'écoute plus en profondeur quand je suis sous l'emprise du cannabis. Et j'écris beaucoup mieux également. Quand je suis à jeun, j'écris de la merde (rires) !...

Vous avez essayé d'autres drogues : Le LSD, l'héroïne... autre chose ?
 H.M. : J'ai TOUT essayé, je pense. Il se peut que certaines drogues m'aient échappé, bien sûr...

Avez-vous essayé l'ayahuasca au Pérou ?
 H.M. : Je n'ai pas essayé les bonnes drogues aux bons endroits. Je n'ai pas pris d'ayahuasca en Amérique du Sud. J'ai consommé cette plante ailleurs, pas dans sa meilleure utilisation.

Il serait intéressant pour vous d'aller avec Jan au Pérou pour suivre cette expérience ?
 H.M. : Oui, cela serait fascinant.

N'avez-vous aucune peur de ce que vous pourriez découvrir sur votre moi profond ?
 H.M. : Je sens la peur. J'ai appris à la dompter, mais je ne sais pas comment je réagis sur place. J'espère faire cette expérience un jour.

Il existe quelques connexions entre votre livre et celui de Jan. Une des plus étranges est l'allusion que vous faites tous les deux, quand vous planez, aux vaisseaux de Star Wars !
 H.M. : Je suppose que cela a voir avec notre intérêt pour la conception. J'ai étudié la physique au Royaume-Uni et ça devient un peu fou : particules élémentaires, inflation cosmique, relativité générale et tout ce qui touche au sens de la vie sont des choses très intéressantes et amusantes pour moi. La plupart du temps, les gens trouvent cela dans leur voyage.

Et toi, Jan ?
 Jan Kounen : J'ai utilisé l'imagerie Star Wars parce que c'est un exemple que tout le monde connaît, auquel on peut se rattacher.
 H.M. : C'est commun à chacun.

Ce qui veut dire que les futures générations pourront utili-

ser Avatar comme allégorie ?
 J.K. : Oui, je pense.

Revenons cependant à la musique, qui semble très importante dans votre vie, même si le film ne le montre pas suffisamment.
 H.M. : Oui, c'est mon premier grand amour, mon triptyque étant la musique, le sexe et la drogue...

Et le rugby ?
 H.M. : C'est plus une religion. La musique a précédé mon amour de la baise qui a précédé l'amour de la drogue.

Il n'est pas mentionné dans le film, mais vous avez ouvert un label de musique en 1972, Lucifer. Pourquoi ce nom ?
 H.M. : Pour choquer les gens intentionnellement. Pour faire une rupture avec les années 60 qui plébiscitaient des Dieux. Presque par nihilisme aussi.
Vous n'avez édité qu'un seul disque. Un compromis entre Little Richard et les Who, une sorte de New York Dolls anglais avec des titres représentatifs comme « Je te vomis dessus », « B.I.T.E » et « Je veux te baiser ».
 H.M. : Oui, il y avait quatre titres. Aussi outrageants que possible. C'était l'essence même de la baise.

On parle beaucoup de vomissements dans le livre de Jan Kounen. Vomissements pour purifier son corps. Howard, avez-vous beaucoup vomi dans votre vie ?



H.M. : Je possède un estomac assez solide. Mais bien sûr, j'ai vomi bon nombre de fois quand j'étais malade d'avoir avalé autant de champignons. Je crois que j'ai été malade à chaque expérience d'une nouvelle drogue.
 J.K. : Ce qui m'a frappé en lisant votre roman, c'est le frisson. Le moment où vous vous mettez en danger. Et ça, c'est vraiment fascinant pour moi. Je pourrais comprendre la menace physique intérieure si vous faisiez du sport, la menace due à l'enthousiasme, à la jeunesse et à la liberté. Mais votre bouquin m'a interpellé sur mon éducation. Je suis le genre de gars incapable de conduire un véhicule sans assurance. La loi pèse de tout son poids sur moi. Et je le sens fortement. Et je me demandais au long de la lectu-



« Je pense que la plus grande leçon que j'ai pu avoir de mon expérience est de ne pas prendre la vie trop au sérieux. C'est la principale apprise. Ensuite, que je ne pouvais contrôler les événements, mais qu'ils pouvaient contrôler mon attitude face à certaines circonstances. Et qu'il existe un énorme pouvoir dans le plaisir d'aider les gens. Ce sont les principales leçons »
 (Howard Marks)

J.K. : Mais quand vous passez les douanes, sentez-vous toujours le sentiment de ce mécanisme vous prendre ?
 H.M. : Oui et j'ai toujours un petit peu d'herbe sur moi quand je franchis les frontières. Je la planque dans mon cul ou quelque chose dans le genre (rires)... Juste au cas où ma connexion est retardée. C'est plutôt une superstition.
 J.K. : Moi, quand je passe les douanes, même si je n'ai rien sur moi, je ne supporte pas ce sentiment d'être observé. Lorsque vous alliez faire vos affaires au Pakistan, dans votre méthode très cool et non-violente, il me semble qu'à la lecture de vos histoires, tout cela n'était pas réglé comme sur du papier à musique. C'était fait de façon désordonnée bien que cela marchait, donc de manière très ordonnée finalement.
 H.M. : La vérité est que tout cela n'était pas très bien organisé (rires)...

Parce que vous étiez la plupart du temps assez défoncé pour en rire ? Comme la fois où le membre de l'IRA vous pointait son pistolet au visage ?
 H.M. : Je savais qu'il n'allait pas tirer. Non, même s'il agissait de façon nerveuse, il ne m'impressionnait pas.

Rien n'avait l'air de vous impressionner. De Karachi à Bangkok en passant par Hollywood, de l'IRA au MI6 en passant par la CIA, en jouant parfois le double jeu, vous n'avez jamais eu peur pour votre vie ?
 H.M. : Bien sûr, en quelques occasions, j'ai eu peur. Mais en volant sur Easy Jet, je peux ressentir une peur plus grande (rires)... La plus grande peur que j'ai ressentie dans ma vie fut la seconde fois où j'ai absorbé de l'acide. La première fois avait eu lieu en 1965, ça n'était même pas illégal à l'époque et cela avait été merveilleux. La seconde fois, des démons ont surgi de l'enfer. Rien depuis ne m'a autant effrayé.

Dans le film, adolescent, vous semblez la tête de turc de vos compagnons.



Dans le livre, vous jouez avec eux du piano, partagez des cigarettes...

H.M : Bernard Rose a un peu exagéré ce côté traumatisé. Effectivement, on m'a battu parce que j'étais un bon élève donc assimilé au fayot. J'ai contrebalancé ça en devenant un méchant garçon, un embrouilleur pour que les gens m'aient.

J.K : C'est à Oxford que tout s'est déclenché.

H.M : Oxford a eu un profond effet sur moi de maintes façons. C'est là que j'ai goûté à la drogue, que j'ai gagné en confiance.

Peut-on parler d'art de séduction de votre part ?

H.M : Je pense que ma jubilation pour ce que je faisais tentait les autres d'en faire autant.

J.K : Vous aviez cette facilité, ce don inné de percevoir l'autre, de savoir rapidement à qui donner votre confiance...

H.M : Oui, j'agissais très vite et donnais vite ma confiance. Mais j'avais tort (rires) !...

En France, nous avons un dicton qui dit de ne pas donner sa confiance à quelqu'un qui ne boit pas. Donniez-vous votre confiance à quelqu'un qui ne fumait pas ?

H.M : Pas autant que ça. J'aime la cocaïne, mais je fuyais les cocaïnomanes ! Je ne pouvais pas leur faire confiance.

Avez-vous rencontré des gens influents à Soho, des artistes avec lesquels vous avez partagé des soirées inoubliables ? En fait, dans le livre vous ne mentionnez qu'avoir échangé un whisky avec Ray Davies des Kinks.

H.M : Avec Ray Davies, c'était le jour de ses vingt-et-un ans. Toutes mes rencontres ont leurs explications. J'avais été choisi pour organiser les événements musicaux au sein de Billiol à Oxford. J'avais choisi les Kinks parce que je les adorais, bien avant que je ne les rencontre. J'ai engagé aussi The Fortunes, Alan Price et The Them, groupe avec lequel j'ai fumé de l'herbe cette nuit-là. Quand j'ai rencontré John Lennon, j'étais à New York en tant que fugitif sous un nom d'emprunt. J'avais assez d'argent pour aller dans les clubs et un soir John Lennon était là et je suis allé me présenter. Et c'est tout. J'ai mis des tonnes de hasch dans les enceintes des groupes, mais ils n'en savaient rien. Je ne les ai même jamais rencontrés. Je ne traitais qu'avec les road-managers ou les roadies. J'ai rencontré de nombreux groupes après avoir écrit le livre. Les Pink Floyd par exemple. Mon histoire avec les célébrités n'a commencé que lorsque je suis devenu une célébrité mineure. Le pouvoir d'être un contrebandier n'a rien à voir avec ces rencontres.

N'étiez-vous pas attiré par les spotlights du show-bizz ?

H.M : Si bien sûr, mais je savais que les fréquenter n'était pas le meilleur moyen pour moi de faire mes affaires (rires)...

J.K : Je voudrais revenir sur la présence de l'Irlandais et le fin mot de son histoire. C'est un personnage intéressant. Il est un peu fou, illuminé et dans le fond on n'est même pas sûr qu'il ait des contacts avec l'IRA.

H.M : Il est la seule personnalité de l'histoire dont l'IRA a nié son appartenance. Je pensais qu'il l'était vraiment. Il est banni d'Irlande. Il se ferait vite arrêter au Royaume-Uni. Il partage son temps, et il n'essaie pas de se cacher, entre les Pays-Bas et la Russie.

J.K : Cela prend tout son sens quand il vous demande de lui amener des vidéos porno...

H.M : Oui, il y avait beaucoup d'interdictions en Irlande en ce qui concerne l'érotisme et la pornographie. On ne trouvait pas de Playboy, ni de films pornographiques, pas de préservatifs, c'était un régime catholique très virulent. Il y avait beaucoup de façon d'être catalogué comme vilain garçon à cette époque.

J.K : Dans l'épilogue de votre roman, vous parlez des différentes approches que vous avez reçues pour en faire un biopic. J'ai lu le livre récemment, je sais qu'il a été écrit depuis un certain temps et en tant que réalisateur, je pense bien sûr que c'est un livre génial à adapter au cinéma, assez provocateur et drôle pour séduire un public. Pouvez-vous nous raconter un peu plus les différents projets qui s'y sont rattachés, la genèse de cette aventure et les frustrations que vous avez dû subir ?

H.M : J'ai rapidement résumé ce chapitre à la fin du livre. Bien sûr, à l'époque où j'ai écrit le livre, je ne pensais pas qu'un jour il puisse être adapté à l'écran. Alors quand j'ai été contacté à ce sujet, j'ai vite vendu les droits du livre à un prix défiant toute concurrence. Le livre



était loin d'être un best-seller. J'ai pris ce que je pensais honnêtement de prendre. Il s'est avéré que le sujet est politiquement trop incorrect pour la BBC qui avait acheté ces droits, je suppose. De faire un film sur quelqu'un qui volait était un parjure quelque part par rapport à la loi.

J.K : Pourquoi l'avoir acheté alors ?

H.M : Parce que la personne en charge des achats de droits à l'époque, Michael Wearing, également directeur des séries télévisées, était une sorte de rebelle. Neuf mois après avoir signé le contrat, il quittait la BBC et travaillait ailleurs. La BBC n'est pas une production comme les autres. Une compagnie de productions doit faire tourner l'argent constamment. La BBC, elle, est capable d'un attentisme à toute épreuve.

J.K : Puis, vous avez eu des propositions des Etats-Unis...

H.M : Oui, mais les droits étaient toujours la propriété de la BBC et celle-ci les détenait pour les dix années consécutives au premier passage télévisé de l'œuvre. Comme si l'œuvre retournait en prison.

J.K : J'ai connu ça. Des droits achetés et enterrés de suite pour de bon.

H.M : J'ai beaucoup appris depuis. Beaucoup de gens ont lu le livre après que j'ai cédé les droits. Des réalisateurs reconnus, des acteurs renommés dont le plus fameux fut Sean Penn lui-même. Il s'est arrangé pour me rencontrer à Londres. Il s'est demandé pourquoi le film n'avait jamais vu le jour et je lui ai raconté la genèse de cette aventure. Entre-temps, James Perkins, le propriétaire du label Fantazia m'avait racheté les droits pour un livre. Sean Penn lui a écrit une lettre très obligeante à mon égard. Sean Penn voulait coproduire même le film.

Quand on pense que la série américaine *Weeds* s'est montée sans problème et qu'elle fait un tabac.

H.M : Oui, je la connais. Je l'ai vu. Il n'y avait pas de consistance logique dans mon histoire excepté que le mauvais homme que j'étais devait être puni pour ses crimes. J'en suis arrivé à la conclusion qu'un jour, on me tirerait dessus ou qu'on m'arrêterait une nouvelle fois et que je croupirai en taule jusqu'à la fin de mes jours. Ce sont des pensées qui me traversaient l'esprit. C'est donc une heureuse surprise que ce film voit enfin le jour.

J.K : J'ai beaucoup aimé votre rencontre avec l'acteur, Rhys Ifan, qui interprète votre rôle. Quand l'avez-vous rencontré la première fois ?

H.M : C'était en 1996. Avant que le livre ne soit publié, avant qu'il ne devienne un acteur. Il suivait des cours, c'était un débutant. Je n'étais moi-même pas un écrivain ! Mais nous avons discuté de nos rêves, du futur. Il m'avait reconnu et m'avait fait signer tout un rouleau de feuilles de papier pour cigarettes ! Alors, nous nous sommes laissés aller à penser qu'il deviendrait un acteur célèbre un jour et moi un romancier à succès, et que mon livre serait oublié et adapté à l'écran et qu'il en serait l'acteur principal ! Nous nous sommes promis la chose en nous serrant la main. Il aurait été drôle que quelqu'un filme la scène à ce moment-là et qu'il soit en bonus sur le DVD (rires)...

Vous auriez dû lui faire promettre de ne pas chanter en même temps !

H.M : Son groupe est très bon, vous savez. Bien sûr, il joue l'acteur en tant que chanteur. Il peut facilement jouer la rock star au sein de The Peth (« la chose » en Gallois).

J'ai vu des vidéos live et des interviews de Rhys. Il a l'air toujours « high ».

H.M : Il ne fume pas tant que cela. Il a tendance à picoler un peu trop (rires)...

J.K : Il est difficile pour un romancier d'avoir un droit de vue sur le choix des comédiens. Avez-vous participé à son engagement ou l'avez-vous aidé à passer le casting pour qu'il endosse votre personnage ?

H.M : J'étais impliqué dans la production, mais il semblait que personne ne m'écoutait. Lorsque vous avez vendu vos droits, vous n'avez plus de droits de regard. Même s'il y avait des acteurs que je n'aimais pas, je n'aurais rien pu y faire. Je n'avais que ma persuasion comme arme. Lorsque j'ai promis à Rhys



« Ce qui m'a frappé en lisant votre roman, c'est le frisson. Le moment où vous vous mettez en danger. Et ça, c'est vraiment fascinant pour moi. Je pourrais comprendre la menace physique intérieure si vous faisiez du sport, la menace due à l'enthousiasme, à la jeunesse et à la liberté. Mais votre bouquin m'a interpellé sur mon éducation » (Jan Kounen)

qu'il joue mon personnage, je pensais lui faire une faveur. Puis, il est devenu un grand acteur et je me suis dit qu'il n'aurait plus les couilles de le faire. Il a toujours voulu jouer ce rôle. Étrangement, Bernard Rose l'avait choisi également. Je n'aime pas le terme coïncidence, mais cela en était une.

En tant que réalisateur, aurais-tu eu la même approche que Bernard Rose ?

J.K : Evidemment non, car je ne suis pas dans sa peau. J'ai apprécié son travail cependant. C'est un projet difficile à porter à l'écran. Le livre est rempli d'événements et d'anecdotes. Il est difficile de choisir et de condenser un pavé de plus de 630 pages en deux heures de film.

H.M : C'était une lourde tâche pour lui.

J.K : Quand j'ai regardé le film, je ne me suis même pas posé la question de ce que j'aurais fait ici ou là. J'ai juste pris du plaisir à regarder le film. Je voulais vous demander, Howard, étiez-vous présent tous les jours sur le plateau ?

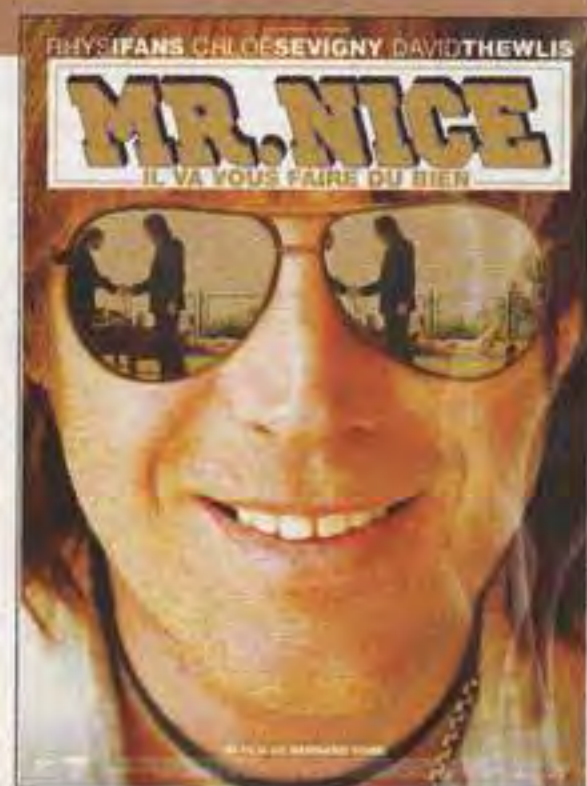
H.M : Non pas toujours. De temps en temps.

J.K : Qu'en pensiez-vous à l'instant présent ?

H.M : Je m'amuse tellement. Je prenais beaucoup de plaisir à voir le film prendre forme.

Vous n'avez pas fait d'apparition à la Alfred Hitchcock ?

H.M : Si. Je jouais un petit camé en Hollande dans un coffee-shop aux Pays-Bas. La scène n'a pas été gardée au montage. Parce que Rhys était à mes côtés et que cela faisait étrange et qu'on pouvait faire un comparatif physique entre les deux personnages : les yeux, les tatouages. Il ne l'a pas bien senti. Ce sera un extra-bonus sur le DVD (rires)...



Dans la collection
Témoignages-Mama Éditions



HOWARD MARKS
Mr Nice
Une Autobiographie
632 pages



JAN KOUNEN
Carnets de voyages
Intérieurs
Ayahuasca Medicina, Un
Manuel
312 pages

J.K : Avez-vous spécialement travaillé en compagnie de Rhys ?
H.M : Non, il me connaissait depuis quatorze ans. Il m'a certainement bien étudié, plus qu'aucun acteur n'aurait pu le faire. Il m'a posé des questions plus intimes parfois, comme comment embrasses-tu ton fils avant d'aller te coucher, ce genre de truc.

Plus je vous regarde et plus je me demande comment vous avez survécu pendant votre emprisonnement aux Etats-Unis. Ils ont essayé de vous détruire moralement et psychologiquement...

H.M : Oui, ils ont essayé. Parfois, ils ont même réussi à le faire. Rester en prison pendant sept ans provoque certains effets. Ils ont menti à mon sujet. Ce qui m'a permis de survivre, c'est que j'étais un Alien, que je venais de Mars pour la plupart des Américains. Je n'appartenais à aucun gang. Je n'avais pas de contrainte de ce côté-là. Je suis devenu un avocat pour prisonniers et cela m'a permis de me faire admettre au sein de la communauté. J'ai réussi à réduire certaines peines. J'ai instruit d'autres taulards.

Le faites-vous encore maintenant que vous êtes dehors, défendre des prisonniers ?

H.M : Si je vais dans des contrées étrangères et que je peux défendre des prisonniers anglais ou leur rendre visite, j'essaie de le faire avec plaisir et avec l'accord du Consulat britannique. Je l'ai fait en Jamaïque, au Pakistan, en Italie. Je ne fais plus de travaux irréguliers. J.K : Dans le livre, vous dites également que le yoga vous a beaucoup aidé à traverser l'épreuve de l'incarcération.

H.M : Le yoga a été très important à un certain niveau. J'ai abandonné certaines drogues comme le café, le sucre, la marijuana, j'ai abandonné beaucoup de choses. Et j'ai trouvé le moyen de connaître ce même état en pratiquant la méditation et le yoga. Ça a pris beaucoup de temps. Ce ne fut pas si prompt. Sorti de prison, j'ai vite récupéré mes anciens penchants et j'ai arrêté le yoga. J'en fais un tout petit peu. Rien en comparaison avec les quatre heures que je pratiquais en prison. J'ai dû en faire pendant cinq ans.

J.K : Cela vous a servi aussi pour l'esprit.

H.M : Oui, cela me rendait heureux. Les visites étaient très difficiles et vous rappelaient ce que vous ratiez. J'étais triste et déprimé après chaque visite. Trente minutes de yoga et la tristesse disparaissait.

J'ai bien aimé quand vous parliez du bouddhisme et de savoir si aucun prêtre au Tibet n'avait tué d'insectes, vu les affreux spécimens qui rampaient et volaient dans votre cellule.

H.M : (rires)... Oui, je ne pouvais que les occire malheureusement.

J.K : Vous connaissez les prisons indiennes et la méditation Vipassana. C'est incroyable, j'ai vu un documentaire où les prisonniers embrassaient les parents des victimes, même les plus durs meurtriers. Ils se réclamaient pratiquants de Vipassana et non pas prisonniers. Leurs yeux reflétaient une nouvelle personnalité.

H.M : Ma fille est un professeur de yoga. C'est très intéressant. L'avez-vous fait ?

J.K : Non

H.M : Moi non plus.

Quels sont les rêves ou ambitions qui vous occupent désormais ?

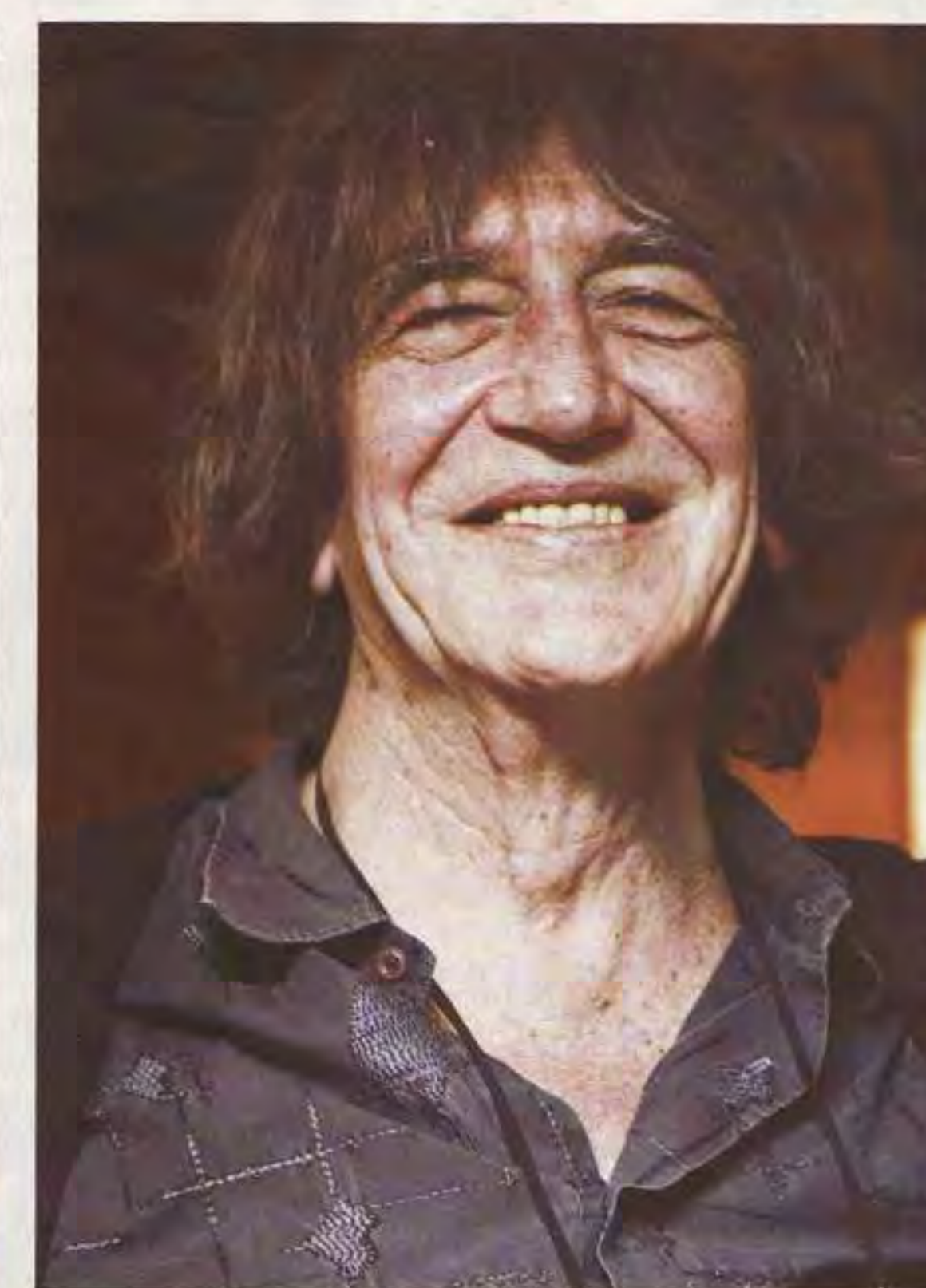
H.M : Je veux devenir un romancier à succès.

J.K : Vous écrivez un nouveau roman ?

H.M : Il est même terminé ! Il ne sortira pas avant Mai 2011. Il s'appelle *Sympathy For The Devil*. Retour vers Lucifer et les Rolling Stones ! Au moins, je ne serais pas embêté pour la bande originale.

Il est curieux que vous n'ayez pas utilisé le titre des Super Furry Animals, enregistré sur l'album *Fuzzy Logic* et qui s'intitule « Hangin On With Howard Marks » ? Au moins lors des crédits du film...

H.M : Encore un mystère. Je me souviens du coup de téléphone de leur maison de disques. S'il y a bien quelque chose que je ne suspectais pas, c'est qu'un groupe de rock fasse une chanson en mon honneur. En fait, ce n'est pas ça qui gênait la production, c'était l'utilisation de mes photos d'identité pour faire la pochette de l'album. Une fois écouté le titre, ce ne fut pas un problème de leur concéder les photos car c'était des photomaton, aucun droit ne les protégeait !



« Il n'y avait pas de consistance logique dans mon histoire excepté que le mauvais homme que j'étais devait être puni pour ses crimes. J'en suis arrivé à la conclusion qu'un jour, on me tirerait dessus ou qu'on m'arrêterait une nouvelle fois et que je croupirai en taule jusqu'à la fin de mes jours. Ce sont des pensées qui me traversaient l'esprit. C'est donc une heureuse surprise que ce film voit enfin le jour » (Howard Marks)

Vous avez fait la une de quotidiens et de tabloïds aussi célèbres que *The Sun*, *Daily Mirror* et tant d'autres. N'avez-vous pas de regret de ne pas avoir fait la une d'un *Melody Maker* ?

H.M : Pour les journaux de magazine rock, j'étais le choliéra ! Le *New Musical Express* préférait m'éviter (rires)...

Après sept ans de prison aux USA, vous avez déclaré qu'il vous serait impossible d'écouter de la western country music. Qu'en est-il aujourd'hui ?

H.M : Je ne peux pas nier Johnny Cash. Je suis revenu un peu sur mes dires. J'arrive à écouter Waylon Jennings !

Avez-vous finalement rencontré Aldous Huxley ?

H.M : Non, j'ai frappé un soir à sa porte alors que j'étais bien défoncé. Il était mort depuis un bon bout de temps, il n'y avait guère de chance que lui me serre la paluche (rires)...

Une dernière question : pouvez-vous me vendre un peu d'herbe ?

H.M : Non, je ne peux pas t'en vendre, mais je peux t'en donner !

Merci Messieurs !

Eric Coubard
Photos : Eddy Brière

● Lire critique de « Mr Nice » page 22.
● Relire notre précédente interview de Jan Kounen (#1)